

Un de mes premiers textes dénonçant le totalitarisme. Le film de Sergueï Eisenstein vu dans un ciné-club s'est inscrit dans ma mémoire pour ressortir sous cette forme bien des années plus tard. Rien ne peut éteindre la soif de liberté d'un peuple asservi ou envahi.

Potemkine

— Tatyán, Tatyán !

Les syllabes heurtées sonnaient comme des coups de pioche sur les contreforts de l'Altamarena. L'enfant ne put résister à la tentation de crier dans sa langue maternelle :

— Ça y est. Tu peux y aller.

Niché derrière un roc couronné de mousse, le garçon respirait l'air du matin à pleins poumons. L'excitation du moment lui rougissait les joues. Un corbeau le survola en croassant. Il leva la tête. Le ciel était couleur ardoise mouillée. Les nuages, aussi lourds que des sous-marins en plongée, n'attendaient qu'un éclair pour se vider. L'oiseau tournoya quelques minutes avant de disparaître du côté de Fenks.

Le jeune garçon frissonna malgré sa cape de fourrure. Il était inquiet. Ce n'était pas tant la crainte de s'égarer qui occupait son esprit, mais plutôt la puissance qu'il devinait sous ses semelles, cette force sourde et démesurée qui avait poussé ces milliards de tonnes de roches au-dessus du niveau de la mer. Son père lui avait bien expliqué que la chaîne était morte, que le temps, la pluie, la neige et les glaciers allaient peu à peu limer les pics, les user jusqu'à les effacer de la carte, il ne l'avait pas cru. Non, non, la montagne ne pouvait être vaincue... elle allait continuer à tanguer tel un géant ivre, à hisser ses épaules vers le soleil avec des grognements d'ours furieux.

Un caillou rebondit sur la pente. Le gamin se mordit la lèvre. Un caillou, un autre, une cascade. Un cri de colère. L'enfant retrouva le sourire en reconnaissant la voix furibonde de sa sœur.

Pauvre gourde de Tatyán ! Elle avait dépassé sa cachette et continuait à grimper. S'il n'intervenait pas, elle allait se perdre. Il se releva sans bruit, mit ses mains en porte-voix et imita le cri de la chouette avant de se jeter à plat ventre derrière le roc. De sa position, il englobait toute la vallée, les colonies de Raes-Gurt, de Mokhtaly et de Lurzz, et la maison, minuscule, un chalet de poupées posé juste au bas de l'éboulis. Maman avait promis d'allumer le feu pour leur retour : elle avait tenu parole. Les premières volutes d'un gris soutenu se massaient à la gueule de la cheminée comme si elles hésitaient à quitter le foyer. Bientôt la fumée coulerait avec aisance et le gris se délaierait.

— Orlegh, viens voir !

Une ruse ? Il ne répondit pas.

— Orlegh ! On joue plus. J'ai trouvé quelque chose. Viens vite !

La voix de Tatyán semblait jaillir du buisson de myrtilles amères, tout près du ruisseau.

— C'est bon, j'arrive. Mais si t'as triché, je le dirai à maman.

Orlegh grimpaient entre les ronces et les orties, chantant à tue-tête la ballade des soldats de plomb, poursuivant les taches de lumière qui filaient sur l'herbe à la vitesse d'un épervier en chasse. Le froid lui tordait les doigts de pied. Quand il atteignit la frontière la plus élevée de leur territoire, il s'arrêta. Il s'était trompé sur la position de Tatyán. Ses appels provenaient de beaucoup plus haut.

Alors qu'il hésitait, Tatyán apparut à une portée de flèche, juste à la verticale. Orlegh cria :

— Redescends. Si père te surprend, t'auras droit au fouet. C'est dangereux.

— Dis pas de bêtises. Comment tu veux qu'il sache ? Il y a plus d'une heure qu'il est parti au travail. Même si maman nous voit, elle lui dira pas. Allez, viens, froussard.

— J'ai peur de rien, se vanta Orlegh.

— Alors dépêche-toi.

— Qu'est-ce que t'as trouvé ? insista-t-il sans bouger.

— Si tu veux savoir, viens.

D'un pas incertain, le garçon dépassa les myrtilles avant de s'élancer sur le sentier bordé de taillis. Ses yeux ne quittaient pas le sourire moqueur de sa sœur encadré par les tresses blondes.

Un roulement derrière le plafond de coton sale. Orlegh se figea. Le petit père dans le ciel n'était pas content.

— N'aie pas peur, nigaud, c'est que l'orage qui chante. Tu ferais mieux de galoper si tu veux pas être trempé.

Orlegh reprit l'ascension de plus belle, maudissant la témérité de sa sœur qui ne cessait de l'entraîner dans des aventures d'adulte. Une fois à ses côtés, dans l'ombre des sapins, il oublia très vite les brûlures anticipées du martinet sur ses fesses. Il y avait le ruisseau, et en travers, dans des tourbillons d'écume, une bosse de béton, énorme, carénée, maculée de festons noirs, d'où émanait une impression intense de tristesse et de solitude.

Il se retourna vers sa sœur qui, d'un bras protecteur, lui enserrait les épaules.

— C'est quoi, tu crois ?

— Je sais pas, petit frère. Mais ça devrait pas être là.

Orlegh sourit. Dès qu'il avait vu la protubérance enfoncée dans le ventre de la montagne, il avait su. Son origine, son histoire, les raisons de la mélancolie flottant sous la futaie. Il affirma d'un ton sans réplique :

— C'est un bateau. Il est enterré. Regarde." Il courut s'agenouiller près de la paroi de béton, dégagea une poignée d'herbe et de terre et, triomphant, montra la coulée qui se prolongeait sous le sol. "La coque est sous nos pieds, au cœur de la montagne. On voit que la tourelle qui dépasse. C'est un vaisseau de guerre, un cuirassé, peut-être même le Potemkine.

L'enfant blonde éclata de rire :

— Tu rêves. C'est rien qu'une légende de chez nous. Et puis, il y a longtemps qu'il a coulé !

Nullement démonté, Orlegh répliqua :

— T'as raison, celui-là doit être beaucoup plus vieux. Aussi vieux que la montagne. Il a été surpris quand la montagne est née. Tu vois, y avait la mer. Et tout à coup, la montagne, elle a poussé et le Potemkine, il s'est retrouvé coincé entre les pics.

— Puisque je te dis que c'est pas le Potemkine, insista Tatyán.

— S'il te plaît, Tatyán. C'est un si joli nom.

— Si ça te fait plaisir...

— Alors, la mer, elle s'est réduite à ce filet d'eau. Et le vaisseau s'est enfoncé dans la pierre.

Le tonnerre gronda une nouvelle fois, poussant de funèbres échos entre les murs de la vallée. Une bise aiguë balaya le bois, les enfants se rapprochèrent en tremblant.

— Et les marins, petit frère ?

L'enfant leva ses grands yeux noirs vers sa sœur et d'une voix profonde et monocorde, dit :

— Ils sont là, sous le béton, en uniforme d'apparat. Le commandant veille derrière la barre, il attend que le cercueil s'ouvre pour conduire son bateau vers l'océan...

Les joues de la gamine avaient perdu leur belle couleur fraise. Avec la cruauté diabolique que manifestent parfois les enfants timorés, Orlegh insista :

— Leurs fantômes rôdent dans les cales. Tu les entends pas gémir ? Si la pluie tombe, je te promets, la montagne va craquer et ils seront libérés. Regarde la fissure, là, ça commence...

Il suspendit son geste et hurla, aussitôt imité par Tatyán.

Dans l'ombre du bosquet, une silhouette avançait sur eux. Elle brandissait le poing. Un éclair illumina le ciel et le visage tordu d'un homme en guenilles se détacha des ténèbres. Une barbe hirsute dégringolait sur sa poitrine que l'on devinait anormalement creusée. Au coup de tonnerre, les enfants terrifiés s'enfuirent sur la pente, deux corneilles dérangées par le mouvement brusque d'un épouvantail.

Orlegh ne savait pas courir. Il trébucha sur la première souche, entraînant sa sœur dans sa chute. Lorsqu'ils se relevèrent, le fantôme se trouvait entre eux et la maison.

Étrangement, aucune haine ne marquait ses yeux profonds. Les deux gosses, avec leur sensibilité de gosse, comprirent que la montagne n'avait pas eu le temps d'accoucher d'un tel personnage. Pourtant,

l'obscurité était tombée et le paysage brillait d'une clarté d'argent oxydé qui transportait êtres et choses à l'aube de l'humanité.

— N'ayez pas peur, les enfants. » Il s'exprimait dans son patois, avec un ton monocorde qui laissait peu de place à l'émotion. « Je vais vous raccompagner. La foudre est maligne sur les hauteurs.

Les enfants répondirent dans le même dialecte, bien que les mots encombrés de sifflantes ne leur vinssent pas aisément aux lèvres :

— Merci, monsieur.

— Je vous ai fait peur ?

— On a cru que vous sortiez du navire avalé par la montagne, s'aventura Orlegh.

— Oui... que vous étiez un fantôme, ajouta Tatyán en souriant, comme pour excuser cette idée saugrenue.

— Ainsi vous nous avez découverts. Fallait bien que ça arrive un jour." Il saisit Tatyán par le poignet. "Donne la main à ton frère.

Ils entamèrent la descente vers la fumée, à peine visible sur le fond crépusculaire de la vallée. Les enfants avaient oublié l'orage qui cognait à la pointe des pics. Ils écoutaient la voix du vagabond et celle-ci les emmenait loin des fulgurations et du fracas.

— Vous avez raison, il y a des marins sous la terre. Mais il faut que vous compreniez une chose : ils sont bien, là-dessous, ils dorment. Ils attendent des temps meilleurs pour revenir. La grande marée...

— Comment le savez-vous ? interrogea Orlegh.

— Oh, je les ai connus, il y a très longtemps de ça.

L'enfant scruta le profil de l'inconnu et s'étonna de ne pas avoir distingué plus tôt les atteintes d'une vieillesse incommensurable.

— Si j'avais voulu, j'aurais pu devenir le capitaine de ce foutu rafiote. Mais j'ai préféré suivre la course des isards. J'ai choisi de continuer à respirer cet air, comme si rien n'avait changé dans ce malheureux pays. Vous savez, les enfants, la liberté fleurit partout, même au milieu des barbelés. C'est une graine minuscule que l'on porte en soi et il suffit d'un cœur pur pour qu'elle donne naissance à une fleur, la plus belle de toutes les fleurs.

— Plus belle qu'un épi de blé ? demanda Orlegh.

— Bien plus rayonnante, gamin. Où êtes-vous nés, les enfants ?

— À Bassoreyn, déclara fièrement la petite fille. Et lui, à Fun-Eyss, ici.

— Vous n'avez pas envie de revoir votre pays ?

— Mais notre pays, c'est ici aussi ! s'exclama Tatyán, sans se rendre compte que le dernier mot la trahissait. Papa prétend que d'ici une dizaine d'années, il y aura dans cette vallée, la plus importante communauté de la région.

Un éclair illumina les iris du nomade. La vallée, je vous la cède, pensa-t-il. Mais l'Altamarena, jamais vous ne l'appriivoiserez, pas plus que vous ne ferez vôtre la foudre. À moins que vous ne vous décidiez à raser les montagnes, à assécher les océans...

— Les fondations de la Cellule du Parti sont déjà creusées, continuait l'enfant, les yeux brillants.

Ils étaient presque arrivés, maintenant. Une fois les buissons de myrtilles dépassés, le frère et la sœur s'étaient remis à bavarder en toute confiance. Le vieux s'arrêta bien avant la grange. Un pas de plus et son apparition dans la nuit, si soigneusement orchestrée, ne porterait pas ses fruits.

— Que se passe-t-il, grand-père ? s'étonna Tatyán. Vous n'allez pas nous quitter ! La soupe de poireaux mijote sur le fourneau. Maman vous en donnera une assiette.

— Nous n'avons jamais fermé la porte aux marins... insista Orlegh. Vous attendrez la fin de l'orage à l'abri, vous dormirez dans la paille et quand la terre aura bu les dernières gouttes, vous reprendrez votre chemin, les habits secs.

— Merci, les enfants, mais je ne peux accepter. Je ne suis jamais descendu aussi bas. Avant de vous quitter, je voudrais vous demander quelque chose.

— À votre service, grand-père, répondirent-ils en chœur.

— Ne dites pas à vos parents que vous m'avez rencontré. Ils ne seraient pas contents de savoir que vous m'avez donné la main." Puis un air de menace traversa la face du vieillard, poussant les enfants l'un

contre l'autre. Sa voix était à présent si puissante qu'elle couvrait sans peine les hurlements du vent et du tonnerre. "Et évitez de parler du navire. Il faut laisser les marins en paix : le temps n'est pas venu de les réveiller. Maudit soit celui qui les tirera du sommeil !

L'averse éclata alors, brisant les liens fragiles qui retenaient les enfants prisonniers. Avec des cris de mulot, ils dévalèrent la pente sans sentir les orties qui leur mordaient les mollets.

Les gouttes écrasaient le vieil homme. Son regard n'avait pas quitté un instant les deux silhouettes qui ricochaient sur le flanc de la montagne. Lorsque la barbe lui colla au torse, d'un geste brusque, il rabattit le capuchon de sa parka et tourna le dos à la vallée.

Les enfants ne trahirent pas le secret de manière consciente. Mais au cours de la nuit, Orlegh se réveilla en hurlant.

Les fantômes du Potemkine surgissaient de son esprit, le visage torturé, cyanosé, des champignons par tout le corps. Cachés derrière une barbe hérissée et sous des uniformes en lambeaux, ils hurlaient dans la tempête, cherchant à l'attirer sous la terre de leurs longs bras décharnés.

Le père fit irruption dans la chambre et demanda des explications à Tatyán qui, sous la menace du fouet, dut raconter leur aventure. Pendant ce temps, la mère berçait le petit garçon baigné de sueur.

— Rendors-toi, mon bébé. Maman est là. Ce n'est qu'un cauchemar. Les bateaux ne se perdent pas en montagne et la mer est loin. Dors, bébé, dors.

Orlegh s'assoupit un peu avant l'aube. Un sommeil agité, que des sanglots perturbaient par instants.

Le soleil n'avait pas encore fait son apparition quand le père vint secouer Tatyán.

— Conduis-moi, lui ordonna-t-il d'un ton rude.

— Je sais pas si je pourrai retrouver l'endroit.

— Fais-moi confiance, je te le ferai retrouver.

Les pâturages luisaient dans la douce clarté du matin. Il y avait moins d'une heure que l'orage s'était épuisé. Les rochers, l'herbe à vache, le ciel semblaient repeints de neuf et l'Altamarena se hissait sans effort jusqu'aux nuages.

Tatyán se demanda si le vieux de la montagne avait lui aussi profité de ce traitement de faveur. Elle se retourna vers son père, mais l'air pétillant ne l'avait pas rajeuni : au contraire, il semblait plus bourru, plus amer, plus hargneux que jamais.

Elle montait droit comme les chèvres, ne s'arrêtant que pour reprendre son souffle. Le père la suivait en silence. Elle le sentait dans son dos, menace, mais aussi soutien, car jamais elle ne serait revenue seule dans ces parages. La malédiction lancée par le vieux fou pesait sur ses épaules, amplifiée par le cauchemar d'Orlegh.

De tout son cœur, elle souhaite que le Potemkine se fût démantelé pendant la nuit.

Il n'avait pas disparu, mais sous le ciel clair, dans cette lueur magique de fin d'orage, il apparaissait moins imposant. D'une décevante banalité, même.

— Reste là, intima l'adulte à l'enfant hors d'haleine.

Le père avança jusqu'à l'endroit où une buse régurgitait l'eau du torrent avalée en amont. Il caressa le béton armé à la manière d'un maquignon flattant l'encolure d'un percheron. Un sourire discret remonta sa moustache.

— Bien, bien, grommela-t-il.

Un genou en terre, il porta à sa bouche un peu d'eau qu'il recracha aussitôt en pestant. Le sourire s'accentua.

— Attends-moi là, ne bouge pas.

Il s'enfonça parmi les hêtres et se mit à fouiller le sous-bois envahi par les scions de fougères. Tatyán le perdit de vue très vite, mais comme il se déplaçait avec une lourdeur de sanglier, elle n'avait aucun mal à suivre ses déplacements. Un instant, elle surprit un chapelet de clapotis : il devait traverser le cours d'eau. Quand elle le revit, forme claire derrière la barrière de sapins, il se trouvait effectivement sur la berge opposée.

— Papa !

— Qu'y a-t-il, ma reine des blés ?

Reine des blés... L'enfant se figea, émue, presque effrayée. Combien d'années avait-elle attendu qu'il se souvienne ? Quatre, cinq ans ? Orlegh n'était pas encore né. Ils venaient de quitter la ferme, perdue dans l'océan de graminées. Une aurore équatoriale saluait leur départ, jetant un pont de chrysolithe d'une vague blonde à l'autre tandis qu'une averse leur collait les cheveux devant les yeux, dissimulant leurs larmes. Il y avait les valises entassées sur la charrette, le village au bout de la route et les blés, partout. Des blés fauves, si hauts que les isbas y disparaissaient juste avant les moissons.

— Petite mère doit s'inquiéter. Je vais être en retard pour l'école.

— Tu as raison, redescendons." Il était déjà là, bottes trempées. "Mais avant, approche !

Il colla sa fille tout contre la bosse vitrifiée.

— Écoute et dis-moi si tu n'entends pas les diables cachés là-dessous.

Lui-même avait posé l'oreille sur le revêtement granuleux du navire. La gosse tremblait, elle était incapable d'entendre quoi que ce soit. D'ailleurs quels bruits pouvaient faire des démons enfermés dans la coque d'un vaisseau échoué depuis des millénaires ? Qu'aurait-elle pu comprendre à leur discours, elle, la petite étrangère ?

— J'entends rien, plaïda Tatyán avant de s'écarter le plus possible de la paroi. Et de son père.

— Ils font les morts, ces chiens, ricana l'adulte en suivant l'enfant qui le tirait vers la pente. Ils sont rudement malins pour avoir survécu jusqu'ici dans leur trou à rats. Qu'espéraient-ils ? Survivre au Parti ? Les imbéciles !

— T'es content, papa, que je t'aie montré le bateau ? Hein, dis, t'es content ?" Reine des blés, elle osait le tirer par la manche tandis qu'ils redescendaient. "Chez Fumetti, il y a une poupée. Elle est coiffée d'un foulard rouge et porte une blouse brodée de rennes. Je pensais que peut-être..."

Elle n'eut pas la force de terminer sa requête. Ils se trouvaient à mi-chemin et le père, yeux étrécis, montrait les myrtilles nichées dans la trame de ronces.

— Ne t'avais-je pas interdit de monter au-delà de cette limite ? Tu connais la punition. Elle te sera épargnée pour cette fois." Il bougonna. "Tu devrais penser un peu à ton frère ! Si un jour il se perd, je t'étrangle.

Tatyán courba la nuque. Elle continuerait à fréquenter le magasin de l'Italien pour bercer en rêve la poupée gigogne qui venait de ce pays où étaient restés les grands-parents. Là-bas, il n'y avait pas d'enfants aux poitrines creuses pour vous attendre devant l'école, des cailloux plein les poches.

LA SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL